

Madeleine
Monette

Petites Violences

ROMAN

*L'essentiel, c'est aussi ce qui
se passe à côté comme en dehors.*
M. M.

PROLOGUE

L'incident de la gare

Assise sur la banquette d'en face, elle regardait comme pour juger de sa propre beauté le reflet de son visage dans la vitre du wagon. Un large bandeau blanc, étirant la peau déjà lisse de son front, retenait sur sa nuque et ses épaules une masse de cheveux secs et légèrement crêpés. Le cou tendu, la tempe droite à peine appuyée sur la surface fraîche de la vitre, elle ne prêtait attention à aucun autre passager. Quelque temps après le coucher du soleil et comme sous l'action d'un révélateur photographique, j'avais vu apparaître, de plus en plus précises sur la paroi de verre, les lignes arrondies et pourtant fatiguées de son visage. Ses traits s'étaient d'abord superposés en transparence aux couleurs et aux courbes du paysage, puis cette toile de fond s'était brouillée petit à petit dans l'obscurité pour ne plus laisser, sur la vitre qu'on aurait dite opaque alors, que le portrait lumineux et faiblement estompé de cette femme.

On aurait pu croire qu'elle se contemplait, mais à tort. Ainsi captivée par son image réfléchie, elle me rappelait cependant une femme que j'avais connue et qui succombait à tous les miroirs comme elle aurait succombé à ses propres appas. Je me souvenais d'un dîner qu'elle avait offert chez elle, toute blanche dans sa robe dont l'encolure échancrée et la jupe fendue dévoilaient tantôt le renflement d'un sein, tantôt la mollesse d'une cuisse. Elle avait dressé la table devant une fenêtre panoramique, laquelle donnait sur un jardin déjà plongé dans le noir. Entre elle et le jardin, une rangée de convives bien mis, puis la surface miroitante du vitrage. Du premier au dernier service, elle n'avait pas quitté des yeux son reflet dans la baie vitrée. Sa beauté lui donnait de l'assurance, et les miroirs la rassuraient sur sa beauté.

La femme du wagon, elle, ne semblait capable d'aucune complaisance. Le corps ramassé sur la banquette dont le cuir, usé, était presque doux à force d'être poli sous les fesses lourdes ou impatientes des passagers, elle scrutait son visage comme s'il avait appartenu à quelqu'un d'autre. Ses yeux farouches, grands ouverts et immobiles, manquaient d'aplomb et annonçaient un être craintif, incertain. Hébétée par l'image de son propre désarroi, elle ne semblait comprendre ni ce qui lui arrivait, ni ce qu'elle faisait dans ce train. Quelques instants plus tôt, l'œil en coulisse, elle avait senti que je l'observais et cela n'avait fait qu'ajouter à son malaise. Cette femme n'était

pas dans son état normal. D'une nervosité à peine contenue, les épaules raides et les mains à plat sur ses cuisses, elle ne bougeait pas d'un centimètre comme si une guêpe lui avait tourné autour de la tête. Un peu plus et elle aurait disparu sous la banquette, emportant avec elle toutes traces de son reflet dans la vitre du wagon.

Je ne savais pas ce qui la préoccupait, mais il y avait dans son attitude un mélange de dépit et de gêne, de honte et d'appréhension. Si elle avait un seul soupçon de complaisance, ce ne pouvait être que pour ses propres peurs. Car, j'en étais persuadée, cette femme avait peur.

▪

Le wagon vibrait dans le roulement sourd du train. Les muscles du cou complètement relâchés, elle avait abandonné sa tête aux soubresauts irréguliers de la voiture sur la voie ferrée. Le front toujours penché vers la fenêtre, elle respirait à petits coups, la bouche entrouverte, et un filet de salive brillait au coin de ses lèvres qu'elle avait rouges comme une blessure, longues et droites comme une entaille. Sur la vitre un peu froide, à la hauteur de sa bouche, un rond de buée effaçait en la rongant sa figure aux traits figés, ni durs ni tendres.

Le trajet allait être long et, n'ayant pas plus envie de lire ou de dormir que de me joindre aux passagers du wagon-bar, je n'avais d'intérêt que pour cette femme qui, maintenant assoupie, éveillait en moi un sentiment de pitié.

Elle portait un tricot de jersey blanc qui collait à sa peau et laissait transparaître, sur sa forte poitrine, la forme rosée et vaguement triangulaire des bonnets de son soutien-gorge. Trop étroit pour elle, son tricot retroussait à la taille et découvrait le pli rondelet de son ventre. Régulièrement, elle l'étirait vers le bas en prenant soin de rentrer les épaules et les seins; on aurait dit une jeune fille qui, regrettant l'audace de sa tenue, n'aurait su que faire pour en atténuer le caractère provocant. Même somnolente, elle continuait à répéter ce geste de pudeur tardive sans se rendre compte que personne, sauf moi, ne se souciait d'elle. Toutefois, dans le terne décor de ce wagon où rien n'était conçu pour frapper l'œil, sa tenue n'était pas loin d'être agressive. Peut-être le savait-elle, et peut-être était-ce pour cette raison qu'elle s'y sentait déplacée, inconvenante même, avec ses bottes de similicuir ajustées à la cheville et au mollet, sa jupe droite qui remontait sur ses genoux en laissant deviner le creux noir de ses cuisses, et son tricot trop mince, trop serré.

▪

Le train avait ralenti et se préparait à entrer en gare. Dehors, quelques panneaux lumineux, lampadaires et bâtiments éclairés avaient surgi de l'obscurité et défilaient lentement le long des wagons.

J'espérais que l'arrêt ne serait pas trop long, car j'avais encore plusieurs heures à passer sur cette banquette inconfortable, dans cette voiture climatisée où l'air se faisait de plus en plus sec. Nerveuse et impatiente de nature, je tolérais mal ce moment d'inactivité forcée.

La femme au bandeau blanc, sortie de sa torpeur par les manœuvres de freinage, avait levé le front et jeté un œil dans ma direction. N'en profitant que pour tirer une fois de plus sur son tricot, elle ne m'avait pas retourné mon sourire.

À chaque extrémité du wagon, une porte glissait brusquement le long d'une rainure de métal dès qu'on en actionnait le mécanisme. Les rangées de banquettes s'alignaient les unes derrière les autres, sauf dans quelques voitures où les deux premières rangées se faisaient face en regroupant les passagers quatre à quatre. Lorsque j'étais montée dans le train, on m'avait assigné une place côté fenêtre sur l'une de ces banquettes, vis-à-vis de la femme au bandeau blanc. Quelques instants plus tard, deux grands types dans la trentaine s'étaient assis côté couloir. Quand l'un d'eux, un grand roux à la mâchoire tendue et aux joues creuses, lui avait adressé la parole, la femme au bandeau blanc avait sursauté mais ne lui avait pas répondu. Il s'en était offusqué et, parlant d'elle à la troisième personne comme si elle avait été une quantité négligeable, l'avait ridiculisée.

▪

L'arrêt du train se prolongeait, et je sentais qu'elle en était encore plus indisposée que moi. Telle une fillette qui, se sentant observée, se serait affairée en révisant le contenu précieux d'une petite bourse à fermoir, elle s'était mise à fouiller avec application dans son sac à main. À peine en avait-elle fait sauter l'agrafe que des odeurs de cuir et de parfum sucré s'en étaient dégagées, et je n'aurais pas été surprise de l'en voir sortir une lettre jaunie, un mouchoir défraîchi. Le nez dans son sac, aussi absorbée que si tout son univers y avait été enfermé, elle en avait retiré de petits objets sans importance, fatigués, plusieurs fois maniés, qu'elle avait fait tourner nerveusement entre ses doigts avant de les remettre en place. Un bâton de rouge, un carnet d'adresses aux feuilles détachées, un porte-clés orné d'un disque de métal et d'une photo miniature, un poudrier de plastique rose, autant de

babioles qui avaient une saveur d'intimité et qu'on aurait eu envie de palper à son tour.

Le porte-clés avait glissé à son insu dans le creux de sa jupe et, lorsqu'elle s'était levée, il avait atterri à mes pieds. Immédiatement elle s'était accroupie pour le ramasser, mais j'avais été plus rapide qu'elle. Alors, je m'étais attardée à regarder la photo collée au disque de métal. Nous étions restées là, front contre front, elle me considérant de ses yeux effarés, moi ne sachant que dire pour me faire pardonner mon indiscretion.

«C'est votre mari?... *It's your husband?...*»

Je n'avais réussi qu'à pousser la curiosité jusqu'à l'indélicatesse. Elle m'avait dévisagée comme un suspect qui, sous le coup d'une accusation, feint la surprise ou l'indignation. Son mari ou non, cela ne me concernait pas, avait-elle enfin trouvé le courage de me répondre dans un anglais flasque et expéditif. Puis, maladroite et confuse, elle s'était redressée en serrant le porte-clés entre ses doigts, avait jeté un regard furtif à nos voisins de banquettes et fait un sourire forcé. Marmonnant ce que j'avais cru être des excuses, elle s'était frayé un chemin jusqu'au couloir et avait disparu derrière la porte coulissante.

Lorsqu'elle était passée devant les deux grands types, hanches lourdes, mollets ronds et jupe moulante, ils l'avaient examinée des pieds à la tête. La portière avait à peine claqué sur ses talons, que l'un d'eux, l'œil salace, avait sifflé entre ses dents.

▪

Lentement les wagons s'étaient ébranlés, et le train avait repris sa vitesse de croisière. La femme au porte-clés ne dessillait plus les yeux, mais elle continuait de battre des paupières sous le faisceau de lumière qui tombait du plafond. De temps à autre elle tressaillait, un grand frisson lui secouait les épaules et, pour se donner une contenance, elle déplaçait le bras d'un geste sec et consultait sa montre. Lorgnant la fenêtre comme pour s'assurer que son visage y était toujours, elle se recroquevillait ensuite au fond de ce que je croyais être sa peur ou son anxiété.

Le contrôleur était passé. La portière avait coulissé dans un bruit de giflé métallique, et un grand Noir à l'allure nonchalante s'était découpé à contre-jour dans la lumière crue du passage à soufflet. Sa silhouette ondulait comme s'il avait été debout dans une chaloupe et, le cou enfoncé dans les épaules, il dodelinait de la tête. Le geste rond et pourtant précis, il avait rajusté d'un index démesurément long la visière

de sa casquette.

«Billet, ma'am», avait-il demandé en anglais.

Sa voix, sirupeuse entre ses dents étonnamment blanches, avait fait tressauter la femme au porte-clés qui s'était plongée dans son sac à main. Le contrôleur s'était tourné vers les deux grands types, et avait d'abord poinçonné leurs billets puis le mien.

«Vous allez à New York, ma'am?» s'était-il informé en connaissant pourtant déjà la réponse. Son accent était gras, sans aspérités, et il avait prononcé «*New Yawk*» en faisant traîner la dernière syllabe.

—Toute seule, ma'am?» Puis il avait toisé mes voisins à la tenue débraillée, aux manières peu délicates.

«Oui.

— Vous êtes courageuse, ma'am... Une ville de fous, une vraie ville de fous...» avait-il répété en donnant chaque fois un coup de tête sur le côté.

Lorsqu'il lui avait demandé quelle était sa destination, la femme au porte-clés n'avait rien répondu; les yeux par en dessous, elle avait simplement attendu qu'il lui rende son billet. Le contrôleur avait inscrit le point d'arrivée de chaque passager sur un petit carton blanc qu'il avait fixé au support à bagages, puis il avait de nouveau considéré la femme au porte-clés de haut en bas, de bas en haut, comme si son sourire entendu n'avait pas suffi et qu'il avait été nécessaire de l'intimider davantage. Pour finir, son regard s'était arrêté sur le bourrelet de chair entre sa jupe rouge et son tricot retroussé.

«Joli pull que vous avez, ma'am.»

Elle avait rougi en rajustant aussitôt son tricot. Longtemps après le départ du contrôleur, sa main était restée agrippée au tissu, les doigts blancs tant la poigne était ferme.

▪

Le contrôleur n'avait peut-être pas voulu l'offenser, mais il n'avait pas cherché à la flatter non plus. L'accoutrement de la femme au porte-clés pouvait paraître provocant, il était facile de deviner qu'un rien l'embarrasserait. C'était la vulnérabilité de cette femme, ses airs effarouchés et son manque d'aisance qui, à n'en pas douter, avaient poussé l'employé à se donner bonne allure en l'importunant.

Plus je pensais à la façon dont elle tirait modestement sur son tricot, plus l'épisode du contrôleur me rappelait une scène que j'avais vue au cinéma dans toutes ses variantes et qui n'était pas sans rapport avec mes souvenirs d'adolescente.

Une jeune fille innocente et aguichante, prête à savourer

les délices discrètes de la convoitise qu'elle excite, se trouve soudain entourée d'une bande de voyous. Sensibles à ses charmes exposés, ceux-là se mettent à l'agacer en brandissant sauvagement leurs désirs comme des menaces. Elle regrette alors sa jupe trop courte, son maquillage trop lourd, sa coiffure trop élaborée, et ne sait plus que faire pour cacher, de ses mains qu'elle voudrait voir se multiplier, ici la rondeur trop blanche d'un genou, là un décolleté trop prononcé, là encore la courbe trop sensuelle d'une épaule. Elle tourne plusieurs fois sur elle-même pour parer à leurs assauts, tire sur sa jupe en serrant les jambes l'une contre l'autre, porte sa main à sa bouche rouge, cache sa poitrine sous son avant-bras. Elle a honte, parce qu'elle croit n'avoir trouvé que ce qu'elle a cherché.

Et c'était bien cela que le spectateur devait comprendre. Ce qu'on oubliait de dire, c'était que la jeune fille n'en attendait pas tant.

▪

Nous avons parcouru un peu plus que le tiers du trajet. Depuis la visite du contrôleur, la femme au porte-clés n'avait pas cessé de s'absenter, comme si elle avait été incapable de tenir en place sur sa banquette au dossier défectueux, bloqué en position verticale, ou plutôt comme si quelque chose l'avait attirée hors du wagon.

Serrant son sac à main contre elle, elle venait de se lever pour la dixième fois peut-être. Elle avait enjambé les pieds du grand roux, puis s'était immobilisée un instant, vacillante dans le couloir au plancher mouvant. De moins en moins alerte, les yeux brouillés et le pas incertain, elle s'était butée à la porte coulissante dont le mécanisme lui résistait. À mon tour je m'étais levée pour l'aider. L'ayant doucement tirée par le bras pour qu'elle me cède la place, j'avais appuyé sur la petite plaque noire qui déclenchait la portière. Lorsqu'elle s'était tournée vers moi pour me remercier, une haleine d'alcool m'avait monté au visage.

Je l'avais suivie des yeux à travers le carreau vitré et l'avais vue s'engouffrer dans le cabinet de toilette: elle s'y cachait pour boire, à même un flacon qu'elle transportait dans son sac.

▪

L'enfant têtue et apeurée, qui exigeait qu'on l'ignore en se réfugiant dans une raideur empesée, semblait loin maintenant. Revenant du cabinet de toilette, la femme au

porte-clés avait posé une main sur mes genoux, s'était cramponnée à moi pour ne pas perdre l'équilibre et s'était affalée sur son siège en me dévisageant d'un air affligé, la mine défaite. Elle consentait finalement à ce que j'existe, mais je la sentais encore sur la défensive et aussi méfiante qu'un animal prêt à déguerpir. Les tubes fluorescents du plafond étaient éteints, et il ne restait plus dans le wagon que des jets de lumière discrets. Dirigés sur la tête de trois ou quatre voyageurs, ils laissaient les autres dans une demi-obscurité propice au sommeil ou à la rêverie éveillée. Nos voisins de banquettes étant partis au wagon-bar, la femme au porte-clés et moi étions seule à seule. Triste et renfrognée, elle avait poussé un long soupir qui s'était brisé par saccades dès que son regard avait croisé le mien.

«Mariée?

— Non, avais-je répondu d'un simple mouvement de tête, par crainte que le son de ma voix ne l'effarouche de nouveau.

— Ça vaut mieux comme ça, avait-elle dit en anglais, en escamotant une consonne ou deux, bien mieux comme ça...»

À ces mots, elle avait détourné la tête et planté les dents dans sa lèvre inférieure. Son visage était alors réapparu dans la vitre du wagon, et j'avais cru la voir plonger à pic dans une vague de regrets cent fois ressassés. Un long silence avait suivi où je n'avais osé ni bouger ni même respirer, tout attendrie que j'étais par cette femme à l'accoutrement disgracieux, dont le mauvais goût n'était pourtant pas sans coquetterie. Les traits tirés, la peau tendue sous un fond de teint trop rose, le corps lourd et si peu sensuel malgré ses rondeurs, elle semblait sortir tout droit d'un film américain des années soixante. Je l'imaginai dans un bar de troisième ordre, entourée d'individus à l'allure sombre et aux mains voyageuses. Assise sur un tabouret pivotant, les coudes appuyés sur un comptoir de zinc et le dos affaissé, elle roulait une bouteille de bière entre ses mains. À ses doigts, une cigarette extralongue dont le filtre était marqué de l'empreinte rouge de ses lèvres. Le goulot à la hauteur de la bouche, elle buvait à grands coups secs en renversant la tête et en cambrant le dos. Entre sa jupe et son tricot, une portion de ses reins s'offrait à découvert, blanche et bien en chair. Un homme passait derrière elle, glissait la main sous son tricot, et elle réagissait à peine, lui lançait peut-être une injure dont l'effet était atténué par un sourire de femme flattée, désirée.

J'étais persuadée que c'en était fait de notre conversation, lorsqu'elle s'était penchée vers moi et avait explosé en invectives. L'avant-bras sur ses genoux, elle avait tout débité d'une seule haleine.

«Pouvez-vous croire que j'aie fait une chose pareille? Eh bien, oui, je me suis sauvée. Comme une enfant de quinze ans. Comme s'il y avait eu le feu... C'était tout ce qu'il méritait, le salaud. Quand ce ne sont pas les enfants qui me sautent dessus, c'est lui. Il s'en fout, de ce que je ressens. Il s'en fout, que ça me tente ou non. *Never gives a damn....* disait-elle en secouant la tête. Chaque maudit jour de ma vie, je ne vois personne d'autre que lui, et les enfants. Au début je les aimais, j'aimais les enfants, même lui je l'aimais... Et maintenant je les déteste. C'est pas incroyable, ça? Un vrai gâchis. C'est ce que ma vie est devenue, un vrai gâchis. Je ne sais pas pourquoi je retourne... Je lui ai téléphoné, lui ai annoncé que je revenais à la maison, et il m'a dit que j'étais une traînée... Il pense que je me suis envoyé quelques types, mais je suis trop lâche pour ça... Et puis, je ne m'étais pas sauvée de lui pour me laisser emmerder encore... À présent, je rentre. Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre? Je n'ai nulle part où aller, sauf à la maison. Je me suis tirée pour que ma vie m'appartienne à nouveau, et je n'ai même pas su quoi en faire... *I'm such a mess! Oh lord!...*»

Elle s'était mise à pleurer. J'étais allée m'asseoir près d'elle et j'avais mis une main sur la sienne, en prenant soin de ne pas l'effrayer. Elle avait basculé au fond de la banquette et, sa tête roulant de côté et d'autre sur le dossier, elle avait continué à balbutier entre deux hoquets.

«J'ai laissé les enfants tout seuls. Je ne leur ai même pas dit que je partais. Ils jouaient dans la cour... *Oh lord! Ce jour-là j'ai cru devenir folle. God! I hate him. I hate him so much...*»

▪

Debout dans le couloir, nos voisins attendaient que je reprenne place côté fenêtre. Les pouces plantés sous la taille de son pantalon, le plus grand des deux battait nerveusement de la jambe et semblait déjà perdre patience. Je m'étais levée d'un seul bond, mais il était tendu comme un ressort et avait continué de secouer le genou en me dévisageant d'un air hautain; il n'en fallait pas davantage pour faire sourire l'autre comme un demeuré à ses côtés. Pour bien me signifier que j'avais empiété sur leur territoire, ils s'étaient écrasés sur leurs sièges en s'étalant de tous leurs membres. Ils ignoraient ce qui s'était passé pendant leur absence entre la femme au porte-clés et moi, et c'était mieux ainsi. Sous la lumière blanche du passage à soufflet, la tête du grand roux était d'abord apparue dans le carreau de la porte coulissante; l'ayant aperçue, la femme au porte-clés avait ravalé toute son histoire, comme elle aurait fait d'une trop grande gorgée d'air.

Les yeux à nouveau rivés sur son reflet dans la vitre du wagon, elle avait eu du mal à réprimer ses émotions toutes chaudes. Le souffle court et le menton tremblant, elle n'avait plus osé me regarder et s'était réfugiée dans une fausse indifférence. Elle n'avait pas choisi de s'adresser à moi, et ce n'était pas sa faute si je m'étais trouvée là lorsque ses résistances étaient tombées.

Petit à petit, sous l'effet hypnotique de son reflet, la même hébétude et le même détachement l'avaient gagnée. Elle avait cependant recommencé à tirer sur son tricot dès qu'elle avait senti, tout contre elle, la présence du grand roux. La conscience qu'elle gardait du bourrelet de son ventre, qui risquait à tout instant de se trouver à découvert, était le seul lien qui la rattachât encore au réel.

▪

Avachis, les bras pendants et les jambes déployées, nos voisins de banquettes s'étaient assoupis. Leurs visages renfrognés leur donnaient l'air d'enfants capricieux, mais l'insouciance du sommeil leur faisait prendre des poses nonchalantes, d'une sensualité dépourvue de grâce. La chemise déboutonnée, une jambe allongée dans le couloir et une main calée entre les cuisses, le grand roux était à demi couché en diagonale, et sa tête ballottait en frôlant parfois l'épaule de la femme au porte-clés. Elle avait frémi à quelques reprises lorsqu'elle avait senti sur elle une respiration chaude. Déjà appesantie par le sommeil, les mains croisées sur la poitrine et une joue écrasée sur son sac à main qui lui servait d'oreiller, elle n'avait cependant pas repoussé le grand roux, s'était contentée de lui tourner le dos en se pelotonnant contre la fenêtre.

▪

Elle avait fini par s'endormir, et de brusques détonations nerveuses la secouaient de temps à autre, comme autant de décharges électriques. Jamais je n'aurais cru qu'elle se serait assoupie, mais ironiquement c'était moi qui étais prise d'insomnie.

Son histoire de fugue m'avait troublée, peut-être moins toutefois que son histoire de retour au bercail, et comme cette femme appartenait à un univers qui m'était étranger, ma propension à fabuler s'en trouvait aiguës. Je la voyais à l'aube indécise d'un jour gris, une valise à la main et le cœur palpitant d'émotion, qui marchait sur l'accotement caillouteux d'une route bordée d'arbustes empoussiérés. Elle avait laissé

derrière elle les trottoirs de béton d'une petite ville industrielle et, tandis que les premières lueurs du soleil blanchissaient la ligne d'horizon, elle croisait un groupe d'ouvriers se rendant au travail d'un pas pressé. Silencieux et bourrus, ils la toisaient l'un après l'autre avec un air qui en disait long sur la manière dont ils la corrigeraient, eux, de son goût pour l'escapade. Les voisins avaient été alertés, et ils la condamnaient déjà. Plus loin, sur le perron d'une maison en lattes de bois blanc, un homme l'attendait de pied ferme, un bâton à la main. C'était l'homme de la photo, l'homme du porte-clés. Elle savait qu'il était inutile de faire demi-tour. Les jambes serrées dans sa jupe droite, les pieds mal assurés dans ses bottes aux talons trop hauts, elle ne tressaillait même pas lorsqu'il levait son bâton pour le faire claquer, à grands coups espacés, dans la paume de l'une de ses mains.

Je la voyais encore pousser la porte d'un immeuble et monter un long escalier éclairé par de simples ampoules. À chaque palier, les voisins apparaissaient dans les portes entrebâillées. Derrière eux, elle entendait des voix d'enfants, des bruits de chasse d'eau et de robinet, de rasoir électrique et d'assiettes entrechoquées. Le soleil se levait à peine, et déjà l'édifice résonnait des échos du matin qui se répandaient d'étage en étage, comme par un effet d'entraînement. Plus haut, entre deux volées d'escalier, un homme attendait de pied ferme, les bras tendus le long du corps et les poings blancs de colère. Sur son visage, la même expression butée que sur la photo du porte-clés.

J'avais imaginé différents scénarios pour cette scène de retour, mais le dénouement était toujours le même: l'homme du porte-clés était là, prêt à bondir comme un redresseur de torts qui aurait eu tous les droits. Il allait lui montrer, à la femme au porte-clés, ce qu'il en coûtait de quitter mari et enfants pour aller traîner dieu seul savait où, avec dieu seul savait qui, et elle s'en souviendrait pour le restant de ses jours.

Rien de ce qu'elle avait dit ne m'assurait d'une telle issue, mais je n'en concevais pas d'autres. Sous le faisceau de lumière qui lui creusait des ombres au visage, elle avait l'air d'avoir vieilli prématurément, le temps d'une nuit peut-être ou d'une bourrade. Les cheveux teints, une joue aplatie sur son sac à main et l'œil étiré, déformé sous la poussée d'une pommette à l'apparence flasque et boursouflée, elle me rappelait les photos de femmes battues des journaux à sensation. J'avais beau me croire imperméable à de telles considérations, cette femme n'en représentait pas moins pour moi le type parfait de la victime. J'étais près de supposer que tous ses maux trouvaient là leur explication, mais ce genre de

présomptions me rebutaient: elles ne servaient le plus souvent qu'à discréditer ceux ou celles qui en étaient l'objet et n'excusaient personne. Si quelque chose devait arriver à la femme au porte-clés, d'autres que moi pourraient toujours se lever d'un seul bloc, psychologues, agents de la loi et défenseurs de la violence légitime, pour proclamer qu'à se comporter en victime on finit toujours par se faire agresser... Mais rien n'arriverait à la femme au porte-clés. Elle descendrait du train et plus jamais je ne la reverrais, plus jamais je n'entendrais parler d'elle. Sa petite valise à la main, elle disparaîtrait de ma vie, de mes pensées, de mon histoire, et retomberait dans l'anonymat. Voilà ce qui lui arriverait, à la femme au porte-clés.

•

Comme sur un support élastique, le train se balançait dans tous les sens et collait aux rails en imprimant aux wagons des secousses à retardement. Je m'étais assoupie depuis un moment, lorsque le contrôleur était passé pour annoncer le prochain arrêt et réveiller les dormeurs arrivés à destination. «Prochaine station, vingt minutes. Soyez prêts à descendre, s'il vous plaît. Prochaine station, vingt minutes...» répétait-il d'une voix paresseuse, en longeant les banquettes d'un pas flottant. À la façon dont il s'accrochait au support à bagages, on aurait dit qu'il avait des vertiges. Il avait traversé le wagon en vérifiant, sur les petits cartons blancs, la destination de chaque passager. Arrivé au bout du couloir, il s'était penché sur la femme au porte-clés et avait exercé du bout du doigt une légère pression sur son bras. Elle avait sursauté en agitant la tête, comme quelqu'un qui au réveil ne reconnaît plus rien autour de lui, puis elle avait agrippé le bas de son tricot d'une main et sa petite valise de l'autre.

Elle s'était assise sur le bord de la banquette, le dos raide et les genoux à angle droit, et on aurait cru qu'un rien l'aurait fait s'écrouler. À part ses doigts qui caressaient la surface bombée de sa valise, posée à plat sur ses cuisses, elle ne bougeait plus. Le cou étiré et les yeux braqués sur la fenêtre du wagon, elle semblait frappée d'inertie. Sa fugue était maintenant chose du passé, elle retournait à son mari, à ses enfants, mais plus le train approchait de la gare et plus elle se raidissait. Cabrée, elle refusait de se soumettre et ne trouvait moyen de protester qu'en se niant elle-même: ce qui allait suivre ne la concernait plus, ne la toucherait pas, ne l'atteindrait pas.

Dehors, on apercevait les lueurs diffuses d'une ville qui paraissait à cheval sur la ligne d'horizon, tant la plaine était

sombre et le ciel bas. Le front collé à la fenêtre miroitante, je parvenais à peine à discerner la forme floue et galopante de quelques arbres, quelques maisons. Dans l'obscurité qui annulait tous les effets de perspectives, le reste du paysage n'avait aucune profondeur.

Le train ayant effectué un long virage, les lumières de la ville s'étaient découpées sur fond noir, points minuscules à l'éclat intermittent. Après un talus qui nous avait muré la vue, volet planté à la lisière du paysage, nous avions dépassé à toute vapeur une petite gare de campagne. Puis, la nuit se dilatant d'un seul coup, la plaine s'était ouverte sous nos yeux, avant de disparaître à nouveau derrière la sombre masse d'une rangée d'usines.

Impassible, son visage n'avait trahi aucune émotion lorsque le train avait ralenti dans un bruit de pneu se dégonflant. Quelques passagers se préparaient déjà à descendre, mais la femme au porte-clés restait immobile. N'étant pas pressée d'arriver, elle allait repousser l'échéance du retour jusqu'à la toute dernière seconde. Les wagons s'étaient engagés sur une pente douce et, glissant sur les rails comme sur une vague mourante, ils allaient bientôt échouer l'un après l'autre au pied du coteau, là où s'entassaient des bâtiments de brique rouge.

Le train avait longé le quai des arrivées. Les yeux toujours à la fenêtre, la femme au porte-clés avait eu un mouvement de recul en poussant un cri étouffé. Un homme s'était mis à courir près des wagons, et de ma place je le voyais venir, les poings enfoncés dans les poches d'un blouson rouge, les jambes courtes et fortes dans un pantalon qui serrait ses cuisses, trapu et robuste malgré une molle corpulence.

Les wagons s'étaient arrêtés, et la porte coulissante avait glissé deux ou trois fois pour laisser sortir les premiers passagers. Ayant à nouveau repéré la femme au porte-clés, l'homme avait stoppé net devant la fenêtre, à bout de souffle et le front mouillé de sueur. À travers l'éclat de la vitre, son visage n'avait pas plus de réalité qu'une mauvaise photo. S'il avait les mêmes cheveux lisses, les mêmes yeux légèrement exorbités que l'homme du porte-clés, il avait l'air plus vieux. Il restait planté là, les jambes écartées et les coudes serrés contre les flancs, les mains apparemment énormes dans ses poches comme une enflure, un second ventre.

La femme au porte-clés s'était finalement levée, le torse courbé comme sous un poids imaginaire, puis elle s'était attardée à regarder les autres passagers d'un air presque suppliant, déjà humiliée de savoir qu'ils allaient assister à une scène. Nos voisins de banquettes étaient retournés au wagon-

bar et, comme si notre conversation lui était revenue en mémoire, elle s'était inclinée en ramassant son sac à main.

«Soyez pas idiot. Gardez vos distances, ou trouvez-vous un petit amant et partez dès que ça tourne mal...»

La femme au porte-clés avait quitté le train, sa petite valise au bout du bras, la poitrine rentrée et le pas incertain dans ses bottes à talons hauts. Arrivée en face de l'homme au blouson rouge, elle avait déposé sa valise et attendu, les bras ballants.

Tout s'était passé très vite.

«*Damn bitch*, avait-il beuglé, tandis que le sang lui montait à la tête et que les tendons du cou lui claquaient sous la peau. Je vais te montrer, disait-il, je vais te montrer...»

Les lèvres luisantes de salive, les genoux agités de battements comme s'il avait été en proie à une sensualité brutale, il avait pris une grande respiration en bombant le torse et, sans plus attendre, lui avait asséné un coup à la mâchoire. Portant aussitôt la main à sa bouche, elle avait reculé en vacillant d'avant en arrière, puis avait perdu l'équilibre et s'était écroulée contre la paroi du wagon. De sa langue ou de sa lèvre fendue, un filet de sang lui coulait au menton. Défigurée par l'envie de pleurer à laquelle elle ne pouvait pas se laisser aller, tant elle suffoquait d'effroi et de honte, elle avait renversé la tête en se palpant le visage du bout des doigts.

Mais déjà il avait bondi sur elle et l'avait coincée entre ses genoux, lui laissant à peine le temps de rouler sur le côté pour parer ses coups. Les jambes et la taille tordues sous le poids de l'homme au blouson rouge, elle avait tourné la face contre terre et se protégeait maintenant la tête sous ses bras.

«*You cunt*», avait-il lancé en lui saisissant les poignets et en lui glissant un genou entre les cuisses. Puis sa voix s'était plantée dans sa gorge comme une arête, et on ne l'avait plus entendue.

Le quai de la gare était presque désert vu l'heure tardive, et seuls quelques badauds ahuris observaient la scène à distance. Sans pouvoir distinguer leurs visages, je les devinais paralysés de peur et de dégoût, sauf l'un d'eux qui se démenait et qu'on retenait par la chemise, la taille et les bras. Il voulait intervenir, on l'en empêchait. Dans le train, tous les voyageurs s'étaient précipités aux fenêtres d'un même élan. Ils s'étaient transvasés d'un côté à l'autre du wagon, ainsi qu'ils auraient cédé au mouvement d'une barque sur le point de verser. Une cinquantaine de visages s'étaient plaqués contre les vitres scellées, mais puisque personne n'y voyait rien, l'incident avait vite perdu tout intérêt. Un premier passager était retourné à sa place, déçu de ne pas pouvoir

ouvrir les fenêtres pour s'y pencher, suivi d'un autre et d'un autre encore. Les plus curieux s'étaient entassés sur le passage à soufflet, puis l'un d'eux était revenu en annonçant d'un air consterné que c'étaient un homme et une femme qui se battaient. La rumeur avait circulé en faisant froncer bien des sourcils et secouer bien des têtes, mais petit à petit l'excitation avait fait place au calme, et le calme à l'impatience: le train allait prendre du retard.

La jupe relevée sur ses bas déchirés, les cuisses meurtries et les poignets fermement rivés au creux des reins, la femme au porte-clés se débattait, s'agitait à plat ventre sous ma fenêtre. Son bandeau blanc avait glissé sur son nez, elle avait des cheveux plein la bouche, plein les yeux, et toutes les fois qu'elle cambrait le dos en s'efforçant de redresser la tête, l'homme au blouson rouge râpait son visage contre le pavé.

«Je m'en fous, de ce que tu me fais... Je m'en fous», s'était-elle mise à répéter d'une voix étranglée entre deux sanglots. Elle aurait voulu le provoquer qu'elle n'aurait pas trouvé mieux, et l'homme commençait à s'énerver dangereusement.

«Ferme-la, avait-il crié en serrant les dents, ferme-la, ou c'est moi qui vais te la fermer.»

Lui retenant les poignets d'une seule main, il avait tiré un couteau de la poche de son blouson. Au moment où il l'avait appuyé contre la joue de la femme, j'avais entendu le claquement sec du cran d'arrêt que l'on dégage.

«Il a un couteau! Il a un couteau! Quelqu'un, arrêtez-le!» avait-on crié sur le passage à soufflet.

Tout s'était passé très vite.

Terrifiée, elle se démenait de toutes ses forces, mais il l'avait enfourchée solidement et ne semblait pas disposé à lâcher prise. Elle avait beau se contorsionner, battre des jambes et soulever brusquement les hanches pour le renverser, lui faire perdre l'équilibre, cela ne faisait que l'exciter davantage.

Elle avait réussi à se libérer les mains en tortillant les poignets, et tandis qu'il essayait de les rattraper au vol comme il aurait fait de mouches lui fuyant entre les doigts, la fine lame du couteau avait entaillé, entre la nuque et la gorge, le cou de la femme au porte-clés. Elle n'avait probablement rien éprouvé d'abord qu'un léger pincement, qu'une délicate brûlure, mais lorsqu'elle avait senti le sang humide et chaud couler sur sa peau, elle avait poussé un grand cri désespéré.

Tout s'était passé très vite.

Animés de poussées violentes, les deux corps s'étaient mis à rouler le long du wagon. Les bras et les jambes

empêtrés jusqu'à se fondre dans une étreinte lourde et maladroite, ils basculaient l'un sur l'autre et gesticulaient dans le vide, sans plus savoir s'ils cherchaient à s'agripper ou à se repousser. La lame du couteau surgissait au creux d'un coude, sous la raideur d'une épaule ou à travers une masse de cheveux ébouriffés, apparaissait et disparaissait comme une source de lumière vive et intermittente entre leurs visages apeurés.

Le chef de gare accourait enfin en compagnie de deux contrôleurs, mais il était trop tard. La femme au porte-clés s'était déjà rétractée, comme une feuille de papier se recroquevillant sous la flamme, et avant même qu'elle n'ait pu porter les mains à son cou, une bulle de sang avait jailli de sa gorge.